

OFFICE DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE & TECHNIQUE OUTRE-MER

REPUBLIQUE GABONAISE

24, rue Bayard - PARIS

LA JEUNESSE GABONAISE
FACE AU MONDE RURAL ET AU MONDE URBAIN

---oOo---

par Laurent BIFFOT

Chargé de Recherches de l'ORSTOM

OFFICHE DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE & TECHNIQUE OUTRE-MER

REPUBLIQUE GABONAISE

24, rue Bayard - PARIS

-o-o-o-o-o-

LA JEUNESSE GABONAISE

FACE AU MONDE RURAL ET AU MONDE URBAIN

-o-o-o-o-o-

par Laurent BIFFOT

chargé de recherches de l'ORSTOM

A cheval sur l'Equateur, borné à l'Ouest par l'Océan Atlantique, au Sud et à l'Est par le Congo-Brazzaville, au Nord par le Cameroun et au Nord-Ouest par l'enclave de la Guinée Espagnole que d'aucuns appellent déjà la Guinée Equatoriale ; surplombé de nuages et de brouillards nullement minces, doté d'un sous-sol classé actuellement parmi les plus riches de l'Afrique noire, le GABON, colonie française de 1839 à 1958, République depuis quatre ans, avec comme langue nationale le français, est un territoire vaste comme la moitié de la France, peuplé seulement de 500.000 habitants parmi lesquels 65.000 élèves.

Sillonné de quelque quatre mille sept **ORSTOM** kilomètres de routes et d'un réseau fluvial impressionnant, il est couvert en grande partie de forêts denses où la main **Fonds Documentaire** - clairières aux dimensions variées - :

N° : 0 15 11, ex 1

Cote : A

Date : 3 JUN 1982

- un complexe minier : Mounana et Moanda,
- six à sept villes naissantes, dont deux ou trois seulement susceptibles d'être appelées villes,
- deux villes portuaires, dont la plus peuplée comprend trente-deux mille habitants,
- un nombre important de chantiers,
- et une multitude de plantations, villages et hameaux.

C'est donc, quantitativement, une population davantage rurale qu'urbaine. C'est également un monde ancestralement rural. C'est enfin, qualitativement et socialement, un univers qui demeure, par sa génération d'hommes âgés, tourné vers le village et qui semble, par sa génération de jeunes, happé par le chantier, l'école, la ville.

Ainsi donc la jeunesse gabonaise se trouve-t-elle comme au carrefour de deux mondes : le monde rural, qui est celui de ses père et mère, celui où il est né, et le monde urbain, celui de la nouveauté.

Vers lequel de ces deux mondes - et pourquoi celui-là ? - portera-t-il ses pas, nous ne saurions dire définitivement mais plutôt provisoirement ? un provisoire qui peut durer longtemps.

Quels dangers et difficultés sociaux naîtraient de cette option ? Et quels traitements ou curatifs ou préventifs peut-on apporter à cette situation ?

Scrutons d'abord ces deux univers.

Le monde rural est représenté avant tout par le village. En conséquence, si, réellement, nous voulons comprendre ce monde et les problèmes qu'il comporte, il nous faut un moment arrêter notre regard sur le village gabonais. Ce que nous allons faire.

Le village gabonais peut être rapidement schématisé de la façon suivante :

- a/ une vaste cour centrale, plus ou moins rectangulaire ;
- b/ de chaque côté, et tout le long, de cette cour, une ou deux rangées de cases ; et,
- c/ derrière celle(s)-ci, également tout le long, presque parallèle et contiguë, une bande de terre cultivée.

.../...

Dans une récente étude sur les populations rurales nord-est du Gabon, nous avons distingué trois sortes de villages :

- le village de type I, le plus ancien ;
- le village de type II, le plus courant ;
- le village de type III, sorte de transition entre le monde ancestral et le monde moderne.

Ces trois types de village sont caractérisés par deux sortes d'économie :

- 1^o/ une économie de champs ou - comme on les appelle couramment en Afrique - plantations ; et
- 2^o/ une économie de village, que j'appelle également, pour éviter toute confusion, économie d'arrière-cour, et plus précisément, ECONOMIE D'ARRIERE-CUICINE ou encore économie de "Bach Yard", ou bien encore le plus souvent, ECONOMIE de "FALGA" (1).

Il s'agit de cette bande de terre cultivée, dont nous venons de parler, située juste derrière les cases, parfois contiguë à ces dernières. En effet, chaque épouse ou plutôt chaque femme (car la divorcée, la veuve retirée chez son enfant ou chez un sien beau-parent ne cesseront de planter, qu'handicapées par la vieillesse ou par la maladie) possède un lopin de terre cultivé, juste derrière sa case ou plus exactement derrière sa cuisine.

Ces cultures d'arrière-cuisine ou "falga", sont généralement des produits dont les phases de préparation sont des moins nombreuses ; nous dirons même qu'il s'agit, d'ordinaire, de produits qui, une fois extraits, se préparent immédiatement et sont consommables quelques heures après. Ils secourent lorsque l'épouse, malade ou seule, ou empêchée par le mauvais temps ou par quelque autre raison, ne peut aller s'approvisionner à la plantation.

Si nous considérons à présent les trois types de villages annoncés plus haut, nous constatons que :

.../...

(1) En KOTA, langue du groupe multi-ethnique de ce nom (N-E. du Gabon), le substantif usité est : KWAKA ; en FANG, c'est le mot : FALGA (ou FALA) ; en MPONGWE, c'est le terme : OGWIRINA.

Le terme fang a été adopté à cause de sa prononciation facile.

- LE TYPE I EST CARACTERISE par :

- 1°/ le fait que la presque totalité des cases est constituée de cases-habitation-cuisine : les foyers où se préparent les aliments et les lits voisinent ;
- 2°/ l'alignement des cases le long d'une cour centrale continuée à chaque bout du village par une piste, unique voie par laquelle le village communique avec l'extérieur ;
- 3°/ le faible espace qui sépare du "falga" les habitations-cuisines ;
- 4°/ la contiguïté du "falga" et des champs.;
- 5°/ l'utilisation de la paille et de l'écorce de bois de forêt pour respectivement couvrir et clore les cases (1) ;
- 6°/ la quasi absence, voire l'absence de construction en terre battue, même chez les populations où cet usage est déjà habitude.;
- 7°/ l'exiguïté des portes et fenêtres. Elles sont ou en écorce ou en paille. Parfois pas de fenêtres. Elles ne sont pas attachées, ne peuvent donc pas pivoter pour la fermeture : mobiles et transportables, elles sont posées indifféremment aux ouvertures que l'on veut fermer ;
- 8°/ la solidité, on n'en peut mieux, des liens sociaux : le groupe est généralement lié par les liens ou du sang (mêmes totems mêmes tabous) ou du mariage.;
- 9°/ la communauté des lieux d'aisances : une ou deux fosses, là où il en existe ;
- 10°/ l'exogamie ;
- 11°/ l'absence de l'inceste et de l'adultère ;
- 12°/ le fait que, de nos jours comme jadis, les échanges commerciaux ne dépassent pas le cercle des villages généralement voisins et des ethnies sœurs.;
- 13°/ l'absence de boutiques ;

.../...

(1) La paille remplit ces deux fonctions lorsque le villageois n'a pas le courage ou ne conçoit pas la nécessité de se procurer de l'écorce de bois.

14^o/ le fait que les lampes actuellement utilisées sont du gabarit le plus petit fabriqué (1).

- LE VILLAGE DE TYPE II :

- 1^o/ ici, la case-habitation se distingue de la case-cuisine : ces deux rôles ne sont plus confondus en une seule case comme dans le village de type I. La case-cuisine sert encore d'habitation mais seulement de façon secondaire. Elle est généralement alors réservée aux vieillards à cause de la perpétuelle chaleur des foyers ;
- 2^o/ la distance entre la case-cuisine et le "falga" se prononce ;
- 3^o/ les champs sont de plus en plus éloignés. En tout cas, aucune contiguïté entre champs et falga, comme c'est habitude dans les villages de type I.;
- 4^o/ les cases présentent un ensemble de moins en moins symétrique , signe de relâchement de la solidarité du groupe et des liens du sang, qui a pour conséquence, l'introduction de l'adultère, de l'esprit d'initiative, de l'atypicalité.;
- 5^o/ infiltration de l'endogamie dans les clans jusqu'alors exogamiques ;
- 6^o/ pas d'inceste ;
- 7^o/ certaines portes et fenêtres sont attachées et pivotantes ; mais elle ne se ferment généralement pas à clef, allions-nous dire : le vol n'existe pas (2).

.../...

(1) Ce qui vient du prix fort élevé du litre de pétrole (85 francs CFA, le litre, voire par endroits 90, en Ogooué-Ivindo) et du faible prix des produits agricoles que le paysan peut vendre (v.g. le café, acheté au paysan 45 francs CFA le Kilo. : l'agriculteur de cette région doit vendre presque deux Kilos de café, ou alors quatorze kilos de banane plantain pour se payer un litre de pétrole).

(2) que volerait-on pratiquement à autrui ; les ressources des uns et des autres étant encore assez souvent égalisées par cette ancestrale entr'aide familiale clanique (sorte de parasitisme réciproque ???) à laquelle, jadis, aucun citoyen non seulement ne pouvait échapper impunément, mais encore n'aurait NORMALEMENT jamais songé échapper.

- 8^o/ absence de classes sociales et existence de deux castes dans certains villages (1) ;
- 9^o/ chaque famille a ses lieux d'aisances ;
- 10^o/ présence d'une boutique tenue par un villageois et appartenant à ce dernier.

- LE VILLAGE DE TYPE III se distingue des deux précédents par :

- 1^o/ la dissymétrie des cases : on assiste à un
 - a/ véritable bouleversement de cette régularité des cases observée dans les villages de type I et de type II.
 - b/ bouleversement aussi des moeurs et habitudes caractérisant les deux premiers types de village ;
- 2^o/ le fait que le "falga" (cultures d'arrière-cuisine) ne s'allonge plus d'un bout à l'autre la rangée des cases ;
- 3^o/ la présence, non plus d'une seule boutique, mais d'au moins deux : certains villages que nous avons étudiés en 1963 possèdent jusqu'à quatre boutiques africaines, signe d'un pouvoir d'achat plus grand du paysan ;
- 4^o/ le relâchement des liens sociaux, de la solidarité du groupe et la tendance vers la famille restreinte (père, mère, enfants et grands-parents avec exclusion des oncles et tantes) : une stratification sociale se dessine.

EN RESUME :

Nous constatons qu'un passage progressif de la population gabonaise du village type I, le plus ancestral, au village type III, s'opère.

Nous constatons également que l'individu en passant du village type I au village type III acquiert davantage de spontanéité, de liberté, est moins soumis à la conscience collective et à la génération des anciens, considérée comme seule dépositaire de la sagesse et de la connaissance.

X
X X
X

(1) v.g. les villages "boungom" du district de Fékambo (caste supérieure les "Boungom", caste inférieure : les pygmées ou "Bakola") ; les villages "Bakèle" de l'Ogooué ; les anciens villages "Mpongwé" de l'estuaire du Gabon.

Ce coup d'oeil sur la structure matérielle du village ne serait pas pleinement scrutateur si nous laissons dans l'ombre les activités du paysan gabonais.

+ la pêche

Ces activités se caractérisent par une bipartition du travail. Au sexe masculin échoient la défense armée (1) du village, la construction et l'entretien des cases, le déboisement de la forêt, en eaux profondes, la chasse, la cueillette des produits qui ne peuvent être atteints qu'en grimpant, et le règlement des innombrables et interminables palabres et bagarres engendrées quelquefois par de réciproques répulsions inter-ethniques, et le plus souvent par les problèmes matrimoniaux et paramatrimoniaux.

A la femme reviennent les quotidiens travaux du ménage (balayer la case, préparer les aliments, s'occuper des enfants en bas âge (2) et des jeunes filles et fillettes), la récolte quasi journalière des cultures vivrières nécessaire à la préparation du repas de la journée ; la culture, en saison sèche, des espaces déboisés et sarclés par l'homme, et le désherbage périodique de ces plantations, enfin la pêche dans les marigots et les ruisseaux.

On est tôt levé quotidiennement car, dès le petit jour, les femmes partent soit à la plantation, soit à la pêche. Elles en reviennent entre midi et quatorze heures, préparent le repas, qui est, aussitôt après, consommé. L'homme pendant ce temps, ou bien se prélassé dans le corps-de-garde, en fumant la pipe, ou bien se livre à des règlements de palabres, ou bien encore - cela lui arrive deux ou trois fois par semaine - part à la chasse ou à la pêche ou à la cueillette.

Ainsi donc le village a des activités orientées traditionnellement et principalement, voire exclusivement, vers l'auto-consommation et l'auto-subsistance.

Quelques villages, nombreux dans le nord et le nord-est, pratiquent de la culture industrielle (café, cacao notamment) qui occupent un peu plus l'homme.

Ainsi donc, en règle générale, l'adulte et a fortiori le jeune enfant et l'adolescent, se trouvent-ils traditionnellement fort peu occupés pour ne pas dire désœuvrés. Or, l'oisiveté
.../...

(1) La défense occulte du village relève d'associations et sociétés secrètes tant masculines que féminines.

(2) Le garçon à partir d'un certain âge est pris en charge par le père qu'il accompagne un peu partout.

engendre l'ennui et l'être devant inévitablement se détendre d'une manière ou d'une autre, déverse spontanément et de façon diffuse le trop plein de son énergie.

On peut dire sans trop se tromper que, dans le monde rural, l'homme s'ennuie plus qu'il ne s'occupe et que la femme y a plus de souffrances que de consolations.

En disant que, dans le monde rural, l'homme s'ennuie et que la femme souffre, nous laissons entendre que le villageois a conscience de cet ennui, que la villageoise a conscience de cette souffrance ; sinon ce serait de notre part la projection, sur ces derniers, d'états qui nous seraient propres si, quittant actuellement notre cercle social, nous devions vivre continuellement la situation du rural.

Il nous importe donc de dire, ne serait-ce que brièvement, comment et, si possible, à quel moment, chez le rural, s'opère, s'est opérée cette prise de conscience, et également, comment savons-nous qu'il y a eu chez ce dernier prise de conscience.

Pour ce faire, nous partirons de notes prises, il y a deux ans, au cours de nos travaux d'investigations sur la jeunesse scolaire gabonaise (1).

En mars 1962, à Bakwaka, village situé à 134 km. de Makokou, au terminus du tronçon de la route devant relier Makokou à Okondja, un instituteur gabonais nous racontait ceci :

"Lorsque je suis arrivé ici, il y a quelques années, j'ai eu bien du mal à faire comprendre aux parents la nécessité d'envoyer leurs enfants à l'école... Vous ne pouvez pas vous imaginer quelles difficultés !... La population de ce village ne pouvait pas croire, lorsque je suis arrivé ici, que je suis réellement comme eux du même pays. Ils nous croyaient, mes collègues et moi, des gens venus de je ne sais où ou des GENS TOMBES DU CIEL ..." (sic).

Quelques années d'efforts du corps enseignant avaient suffi pour que ce village ait, scolarisés, tous ou presque tous ses enfants. Les résultats de ces efforts d'acculturation nous furent, d'une autre manière, révélés en mai 1963, par le hasard. Le travail de terrain que nous effectuions alors sur LA VIE RURALE DE LA POPULATION NORD-EST DU GABON venait de nous ramener, un an après, dans ce même village de Bakwaka. Il arriva que le

.../...

(1) En 1963, la jeunesse scolaire représentait, au Gabon, 80 % de la population des jeunes (enfants et adolescents) : celle-là est donc le reflet assez fidèle de ces derniers.

Préfet et le Sous-Préfet de Makokou, en tournée d'inspection, m'y trouvèrent. Des lettres publiquement remises à ces derniers par des villageois, certains villageois non moins publiquement de vive voix, déploraient le laisser-aller et le manque de conscience professionnelle d'aucuns nouveaux enseignants, insistant sur le retard que pareil comportement apportait à la scolarisation des enfants du village.

Que nous découvrent ces deux faits ?

Le premier nous révèle COMMENT s'opéra chez le villageois de Bakwaka la prise de conscience de ce que peuvent faire d'un rural les apports du monde urbain : cette prise de conscience débuta, en effet, par une perception. La perception d'un monde que le rural trouva d'abord impressionnant, parce que différent du sien ; monde qu'il scruta ensuite d'abord avec inquiétude, aborda avec réticence, progressivement analysa et finalement comprit et probablement désira.

Le deuxième fait - les protestations auprès du Préfet et du Sous-Préfet - indique bien que la scolarisation et ses fruits - un de ces innombrables apports du monde urbain - sont acceptés, sont énergiquement souhaités à l'enfant par l'adulte du village. Par ce second fait, nous savons de façon indubitable que chez le rural il y a eu prise de conscience et acceptation tout au moins partielle d'un monde différent du sien.

Nous touchons ici du doigt le point de départ du drame du monde rural. Car nous avons, là, le point de départ du possible passage des phénomènes sociaux de l'état de normalité qu'ils avaient lorsque la société ancestrale gabonaise vivait civilisation close à l'état de morbidité qui les guettent dès que veulent être conservés intacts des cadres sociaux, culturels, économiques... qui n'ont plus leur raison d'être, du fait que les structures, soit économiques, soit culturelles, soit morales dont ils étaient le pendant ont plus ou moins éclaté. C'EST, EN EFFET, AU CONTACT D'UN MONDE DIFFERENT DU MONDE ANCESTRAL QUE LE RURAL COMMENÇA A DAVANTAGE SCRUTER LE SIEN ET A EN FAIRE LA CRITIQUE. Travail donc vieux comme le vivant mais que, au Gabon, la colonisation accéléra et que l'accession à l'indépendance précipita.

Cette déstructuration et la restructuration qui lui est concomitante, des antiques manières, propres au monde gabonais, donc au monde rural gabonais, de penser et d'organiser son existence, nous sont révélées par, entre autres, les attitudes et aspirations de l'actuelle jeunesse.

Quelles sont ces aspirations, ces attitudes ?

.../...

Nos travaux nous révèlent que :

A) 1^o/ - 92,55 % des élèves du sexe masculin souhaitent exercer, plus tard, une profession qui, dans l'état actuel de la fonction tant publique que privée du Gabon, rapporte un salaire tous les mois ; et que

- 7,44 % envisagent devenir :

- soit, prêtres ou pasteurs : 5,83 %
- soit, avocat : 0,53 %
- soit, agriculteur : 0,53 %
- soit, simplement un "bon chrétien marié" : 0,53 %

- Les carrières privées se ventilent de la façon suivante :

- enseignement (d'inspecteur d'Académie à moniteur) :
..... 28,72 %
- santé (de docteur à infirmier) : 20,74 %

Viennent ensuite : l'Administration générale et les postes politiques (Ministres, Ambassadeur).

Le secteur privé ne semble pas avoir beaucoup de partisans (1).

2^o/ - 79,2 % de cette jeunesse souhaitent épouser plus tard des jeunes filles ayant une profession salariée, soit dans l'enseignement : de monitrice à professeur (38,29 %) ; soit dans le corps médical : d'infirmière à docteur (26,59 %).

- 20,7 % semblent préférer que leurs épouses demeurent au foyer, sans travailler, ou bien travaillent mais de façon que l'emploi qu'elles occuperaient ne soit pas une gêne à la vie du foyer et à l'éducation des enfants.

Si l'on n'oublie pas que l'auto-consommation et l'auto-subsistance sont des critères fort représentatifs de la vie économique du village gabonais, si l'on songe d'autre part que les professions envisagées par la jeunesse sont, à une exception près, rémunérées mensuellement, on peut, à juste titre, penser que le village, et partant le monde rural, n'est pas le lieu où ladite aspiration pourra être, partiellement, voire minimement, réalisée. LA DESERTION DU VILLAGE PAR LES ACTUELS ECOLIERS EST DONC UN MOUVEMENT DE MASSE AUQUEL LE GOUVERNEMENT GABONAIS DOIT S'ATTENDRE.

.../...

(1) Nous avons étudié en 1960 le Secteur Privé : cf. notre ouvrage "Facteurs d'Intégration et de Désintégration du Travailleur Gabonais à son Entreprise".

Ce mouvement, virtuel chez la jeunesse masculine, n'a aucune chance possible d'être freiné, dans les foyers que fonderont ces derniers, par celles qu'ils auront choisies comme épouses. Puisque, d'une part, ces jeunes gens préfèrent presque tous épouser des jeunes filles scolarisées ayant une profession impliquant déjà une certaine spécialisation (Enseignement, santé), et que, d'autre part, au sein de la jeunesse féminine elle-même, non seulement, 86,74 % des écolières souhaitent exercer :

- ou dans la santé..... 48,79 %
- ou dans l'Enseignement..... 18,07 %
- ou comme bureaucrates..... 10,84 %
- ou encore comme religieuses ou
diaconesses : 9,03 %

mais encore 92,77 % (1) de cette jeunesse féminine objet ici de notre attention forment le voeu de se marier à des salariés (2).

B/- Ce mouvement, déjà latent, de désertion massive du monde rural par la jeunesse scolaire, imposé, ainsi que nous venons de le voir, par la tendance au salariat, est renforcé par cette autre tendance des jeunes à ne pas, plus tard lorsqu'ils seront mariés, co-habiter tel dans le village, avec leurs parents (père et mère).

En effet :

- a/ - chez les jeunes filles :
- 8,55 % seulement aimeraient habiter, une fois mariées, la même maison que leur père et mère ;
 - 90,78 % préférant habiter :
 - soit, à côté de ces derniers, mais chacun chez soi..... 17,76 %
 - soit, dans la même ville ou le même village mais à une bonne distance l'un de l'autre..... 38,15 %
 - soit, dans un village (ou une ville) différent(e) du village (ou de la ville) habitée(e) par les parents..... 32,23 %
 - soit, sans autre précision, une case différente de celle des parents..... 2,63 %

-
- (1) - 7,22 % - ou bien n'ont rien exprimé : 2,40 %
 - ou bien laissent à l'époux le choix d'une carrière suivant sa capacité et son goût (à lui) : 1,80 %
 - ou bien encore épouseraient soit un planteur (0,60 %) soit un bon chrétien : 2,40 %

- (2) - Les professions souhaitées aux futurs époux sont notamment :
- enseignement 27,10 %
 - santé 21,08 %
 - haut fonctionnaire dans l'Adm. générale 12,35 %
 - Bureau 10,24 %
 - Politique 4,81 %

b/ chez les garçons (1) :

- 23,25 % souhaitent habiter la même case que leurs parents,
- 76,74 % ne le souhaitent pas.

Si l'on considère que l'attitude des jeunes filles à l'adresse de leurs propres parents est beaucoup plus rigide que celle des garçons à l'endroit de leurs père et mère, et cela parce que précisément les coutumes ancestrales ont toujours maintenu la femme sous la perpétuelle domination parentale (2), alors on peut, "in mérito", affirmer que les futurs ménages gabonais n'accepteront que difficilement la coexistence soit avec les parents soit avec les beaux-parents.

- "Si j'ai des histoires avec mon mari, mes parents n'ont rien à voir là-dedans", affirme une de nos interviewées.

- "La famille ne doit pas savoir tout ce qui se passe entre mon mari et moi, parce que certains parents entêtent ou le mari ou la femme".

- "Il vaut mieux habiter loin de la famille à cause des gens du village qui nous rempliraient à tout bout de champ la maison".

- "Si l'on habite près de la famille, on viendra à chaque fois demander des cadeaux au gendre et cela finira par l'énerver".

EN RESUME

On fuira le village parce que la mentalité de coexistence du villageois dérange cette intimité, cette tendance à la famille restreinte, rêve de l'actuelle jeunesse (3).

.../...

(1) souhaitent habiter :

- même case que leurs parents : 22,48 %
- même case ou case différente mais proche : 0,77 %
- case différente, mais à côté : 58,91 %
- même village ou même ville mais à une bonne distance l'un de l'autre : 10,07 %
- une autre ville ou un autre village : 6,97 %

(2) voir : nos chapitres sur les "Liens Matrimoniaux et Paramatrimoniaux" in "Les Dépenses Exceptionnelles dans les Budgets de famille" par R. Devauges et L. Biffot.
(en impression : ORSTOM, 24, rue Bayard - PARIS).

(3) Cf. Nos réflexions sur le parasitisme in "Facteurs d'Intégration et de Désintégration du Travailleur Gabonais à son Entreprise".

Cette divergence d'optique entre la jeunesse scolaire et le monde rural dans la manière de penser et d'organiser l'existence est également accrue par cette autre tendance des jeunes à proscrire la polygamie, coutume encore prisée par le village. En effet, la suppression de la polygamie est préconisée par :

- 86,70 % des garçons et par
 - 87,95 % des jeunes filles,
- et son maintien souhaité par :
- 12,76 % des garçons et
 - 11,14 % des écolières.

Ces deux derniers pourcentages ne sauraient que difficilement varier dans le sens d'un accroissement, si l'on considère que, lorsqu'il convient de choisir une forme de vie ou matrimoniale ou paramatrimoniale, la population, tant masculine que féminine, naguère favorable au maintien de la polygamie se disperse, préférant soit le système monogamique, soit la vie de célibataire (liaisons passagères) ou de concubinaire (liaisons temporaires), ainsi que l'attestent les résultats suivants :

Préfèrent :	:% des garçons	: % jeunes filles
la vie monogamique	86,70	75,30
la vie polygamique	3,19	4,21
la vie de célibataire	2,65	9,03
le concubinat	3,72	6,02
le mariage (sans autre précision) polygamique ? monogamique ?	1,59	:
ou la monogamie ou le célibat (liaisons passagères)	0,53	2,40
Ou la monogamie, ou le concubinat (liaisons temporaires)	:	3,01
? (N'ont rien exprimé)	1,59	:

Chez les garçons :

La tendance à la suppression de la polygamie est en corrélation, il n'en peut mieux être, avec la tendance à n'épouser qu'une femme ;

Chez les écolières :

La corrélation est moins forte entre la tendance à supprimer la polygamie et l'aspiration à la vie monogamique.

La baisse de cette dernière corrélation par rapport à la précédente, et, d'une part, la préférence accordée par 15,06 % des écolières à des formes de vie paramatrimoniales,

et la possibilité, d'autre part, affirmée par 20,48 % des élèves du sexe féminin, de préférer vivre paramatrimoniallement, indiquent suffisamment bien que les formes matrimoniales en usage dans la société sont perçues par les jeunes comme plus ou moins pathologiques et que, est plus aigu chez l'écolière, le conflit qui existe entre la génération des hommes âgés, conservateurs plus ou moins engagés du passé, de l'ancestral, et la génération des jeunes, partisans d'une restructuration, rapide allions-nous dire, des cadres sociaux et mentaux du monde rural.

Cette situation conflictuelle nous est également révélée par l'attitude des jeunes face au problème de la dot, résolu depuis l'an dernier par le Gouvernement Gabonais (1).

En effet, l'opinion de la jeunesse sur ou le maintien ou la suppression de la dot - système encore en vigueur en 1962, année où furent recueillis les documents sur lesquels nous nous appuyons - se ventile de la façon suivante :

- sont pour la suppression de la dot : 67,02 % des garçons et
67,07 % des écolières.
- sont pour le maintien d'un système dotal, non plus onéreux, et partant qui contraint au concubinage et aux liaisons éphémères, mais purement symbolique : 31,32 % des écolières
31 91 % des écoliers.

Disons que ces actuelles opinions des jeunes, relatives à la dot sont guettées par des fluctuations qui surviendraient dans une vingtaine, une trentaine d'années, si les actuelles conditions économiques et le pouvoir d'achat du Gabonais, principaux générateurs du prix exorbitant des dots, demeureraient quasi inchangés en 1980, en 1990. Puisque 46,80 % des actuels écoliers gabonais et 39,75 % des écolières, donnant comme motivations soit les souffrances subies pour élever leur enfant, soit le profit matériel que tirera du travail de celle-ci le futur époux, affirment qu'ils exigeraient une dot, si, parents, on venait leur demander la main de leur(s) fille(s).

Un conflit naîtrait alors entre eux, devenus génération des pères, et la génération des enfants d'alors.

On saisit ici le rôle de l'économie sur la structuration des cadres mentaux, éthiques, sociaux, culturels ... suivant que la société est ou davantage close (esprit critique moins développé, nullement autorisé) ou davantage ouverte (la perception d'univers différents développant ici l'esprit critique et d'initiative).

.../...

(1) C'est le 15 avril 1963, à Makokou, que le Président de la République Gabonaise annonça au peuple gabonais sa détermination IRREVOCABLE de supprimer au Gabon le système dotal.

L'actuelle structure matérielle du village gabonais et les cadres mentaux, sociaux, culturels etc... qui en sont nés ne sont nullement favorables à une intégration du jeune au monde rural

Ainsi donc la jeunesse gabonaise est-elle invitée par les faits mêmes à se tourner vers le monde urbain ?

Mais qu'est-ce que le monde urbain ?

Pour le rural, le monde urbain, la ville, c'est un peu toute agglomération qui, une fois comparée par le rural avec celle qu'il habite lui-même, est perçue comme plus belle, plus attirante et notamment comme différente de l'ancestral. Bref, tout lieu qui, dans l'état actuel de la structure matérielle des agglomérations, paraît comme un monde de la nouveauté.

Dans cette perspective qui, à notre avis, cerne judicieusement le vécu, la ville, pour l'habitant du village de type I, c'est le village de type II ; et pour les habitants du village de type II, le village de type III ; et pour ces derniers c'est le district, puis la Préfecture ; ensuite Port-Gentil et, enfin, la capitale. C'est ce processus IRREVERSIBLE que l'on observe dans l'exode rural. Processus révélé également par la disparition ou plus exactement par la diminution, au fil des décades, du nombre de villages de type I et la multiplication des villages de type III (1). Citons à cette fin la tendance, facile à observer chez les employés à préférer, de façon générale, des agglomérations toujours plus importantes à celle où ils sont affectés. La même tendance s'observe chez le sexe féminin : on déserte les petites agglomérations, pauvres en nouveauté et diversité, pour entre autres, le chantier, le district, la Préfecture ; Libreville et Port-Gentil étant les lieux où dans le cadre du Gabon, la tendance (2) se trouve réalisée.

(1) - Le problème de l'effritement des villages ne saurait être abordé ici, faute de temps.

(2) - Des retours au village ont lieu, après un séjour plus ou moins long passé en ville. Faute de temps, nous dirons uniquement que le village est comme une sorte de lieu de retraite où le rural devenu citadin retourne de temps à autre comme pour refaire ses forces.

La ville est recherchée donc parce que, comparée au village, au district et même aux centres préfectoraux, elle renferme tout.

- 1°/ - C'est là que se trouvent non seulement les meilleures et les plus belles écoles ; mais encore les plus spécialisées.
- 2°/ - C'est là que l'offre d'emploi est la plus variée, que le salaire horaire est le plus élevé ; et que les produits manufacturés sont les moins chers.
- 3°/ - L'individu n'est plus, ici, un numéro perdu dans le NOUS, qui n'a le droit de voir, de penser et de se comporter que comme le groupe :
 - a/ - l'on peut organiser plus librement son existence, épouser qui l'on aime, avec, sûrement, moins de difficultés.
 - b/ - les distances inter-ethniques s'estompent et l'on tend au brassage des ethnies ;
 - c/ - l'antique hiérarchie des classes d'âges le cède à une stratification socio-économique fondée sur les valeur et personnalité individuels ;
 - d/ - lorsqu'on retourne au village, soit pour un deuil, soit pour se reposer ou pour finir ses jours, on est alors un personnage qui épate et que sans tarder l'on envie et peut-être facilement jalouera, ou officiellement honorera. Disons brièvement à ce propos que la majorité des actuels chefs et notables des villages gabonais sont d'anciens travailleurs, d'anciens militaires revenus de localités plus importantes que le village où ils ont élu domicile .

Mais ces avantages du monde urbain ne sont pas INCONDITIONNELLEMENT offerts à la perception. Car, à l'instar du village, la ville a aussi des impératifs.

Elle est, par exemple, le lieu où la possession de tout bien matériel doit être payée. D'où cette impossibilité où se trouve presque tout rural devenu citadin de continuer à entretenir ses biens avec la famille restée au village dans le sens de la traditionnelle solidarité rurale. Ce qui provoque presque inévitablement chez le "parent" encore imprégné de la mentalité villageoise un sentiment de frustration et d'abandon qui risque d'inciter ce dernier à prendre sa revanche lorsque le "citadin" reviendra au village : les liens familiaux perdent de leur coloration affective ; car on finit par ne plus se comprendre parce que engagés les uns et les autres dans des univers quasi opposés, l'un rétrospectif ; prospectif, le second.

Cette même exigence urbaine de payer tout bien matériel désiré est également à la base de cette contrainte subie soit par grand nombre de jeunes filles sans profession ou sans emploi de tirer partie de leurs charmes, soit par le chômeur de prendre subrepticement ce qui ne lui appartient pas et d'être ce disponible à même le tout, facilement incorporable dans tout mouvement de masse et dans tout groupe d'intérêt. Nous ne pouvons ici analyser en détail cette exploitation que nous ne pouvons passer sous silence que d'aucuns ruraux devenus citadins font de la solidarité villageoise lorsque les distances le permettent et qu'ils sont en chômage : on se fera assez souvent adresser bien des dons par la famille restée au village ; mais, après que l'on aura trouvé du travail, l'on se sentira gêné, lorsque la famille venue ~~à~~ rendre visite croyant toujours à cette même solidarité villageoise ajournera sine die son retour au village.

La ville est également le lieu où la ponctualité et le contrôle de soi sont le plus exigés et où la lutte pour la vie est le plus aiguë. Or, le villageois frais débarqué ne peut brutalement passer des attitudes inhérentes à la notion de temps vécu à celles qu'engendre et implique la notion urbaine de temps métrique. Des états névrotiques alors se constituent parmi lesquels nous ne citerons que cet absentéisme et mobilité du travailleur observé à l'échelle de l'ex-A.S.F. et qui nécessita des études particulières (1).

Un dernier phénomène social dont nous parlerons, qui concerne plus particulièrement la jeunesse scolaire gabonaise, est, d'une part, la proximité filles-garçons dans certaines écoles, l'éducation des jeunes filles par des professeurs hommes, d'autre part.

(1) - Ce phénomène fut étudié en 1960-61 dans l'ex A.S.F. par Monsieur GUILLEAUD, inspecteur du Travail, alors en exercice à BRASSAVILLE. Ces états névrotiques ont également pour cause la condition d'alors du travailleur.

Les opinions de la jeunesse scolaire sur la proximité filles-garçons dans une même école et dans une même classe se distribuent comme suit :

: Estiment que cette proximité est	:% écolières	:% écoliers	:
:- bonne et doit continuer	: 9,86	: 26,35	:
:- bonne sous un certain aspect	:	:	:
: Mais doit cesser	: -	: 4,65	:
:- Mauvaise et doit cesser	: 87,50	: 65,11	:
:- " " continuer	: 1,97	: 1,55	:
:- Mauvaise (sans dire si elle doit cesser ou continuer)	: 0,65	: -	:
:- (N'ont rien exprimé)	:	: 1,80	:

EN RESUME,

Chez les jeunes filles :

- 88,15 % l'estiment mauvaise
- 87,50 % en souhaitent la suppression ;

Chez les garçons :

- La trouvent mauvaise : 66,66 %
- En souhaitent la cessation 70,31 %

Nous passerons outre l'analyse des motivations qui en sont données et ferons simplement remarquer, à leur lumière, que ne seront que difficilement et à regret envoyés dans les écoles mixtes les enfants de l'actuelle génération scolaire. Les écoles confessionnelles ne sauraient alors contenir le nombre d'enfants qui leur serait proposé. C'est là un problème dont la solution doit être dès à présent envisagée car il se posera crucial dans quelque quinze ans.

quant à la question : "est-il préférable que la jeune fille gabonaise soit enseignée par des professeurs hommes ou par des professeurs femmes ? et pourquoi ?", les réponses sont en faveur des maîtres et professeurs femmes, ainsi que l'atteste le tableau suivant :

: Préfèrent que la j. fille soit	:% écoliers	:% écolières	:
: enseignée	:	:	:
:- Par des hommes	: 23,25	: 15,79	:
:- Par des femmes	: 68,99	: 80,92	:
:- Par des hommes à condition	:	:	:
: qu'ils soient sérieux	: 0,77	:	:
:- (N'ont rien exprimé)	: 6,97	: 1,97	:
:- Des hommes ou des femmes	:	: 1,31	:

La solution de ce problème par le Gouvernement Gabonais dans le sens des opinions exprimées ici assainirait l'atmosphère scolaire.

--oo0oo--

KENNES, le 14 AVRIL 1964